

54
420
LA

MORALE DE SPINOZA

EXAMEN DE SES PRINCIPES
ET DE L'INFLUENCE QU'ELLE A EXERCÉE
DANS LES TEMPS MODERNES

PAR

RENÉ WORMS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'INSTITUT
(Académie des Sciences morales et politiques)

XV-324

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^o
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892

Droits de traduction et de reproduction réservés.



À

LA MORALE DE SPINOZA

INTRODUCTION

ORIGINES DE LA MORALE DE SPINOZA

Si original que puisse être un penseur, il a toujours eu des devanciers. Ses idées ne lui appartiennent jamais entièrement en propre; elles sont chez lui, en grande partie, un legs des générations qui l'ont précédé ou des maîtres dont il a reçu l'enseignement. Spinoza n'échappe pas à la règle commune : les éléments de son système se retrouvent, partie dans la pensée du peuple juif, dont il est issu, partie dans la pensée de Descartes, duquel il s'est tant inspiré; la construction seule est de lui. Il est donc à la fois légitime et nécessaire de chercher, dans l'histoire de ses prédécesseurs, les matériaux de son œuvre; après quoi l'étude de son esprit, de sa vie morale, nous donnera la formule de leur agencement, la clef de l'œuvre d'art qu'ils contribuent à composer.

I

Spinoza est né dans le judaïsme, et les philosophes hébreux ont été ses premiers maîtres. L'enseignement moral qu'il reçut de ce côté eut essentiellement un caractère religieux. Toute la métaphysique du judaïsme peut se résumer en une phrase : Dieu existe, il est un, et il est grand. Toute sa morale, de même, peut se résumer en un mot : obéis à Dieu. C'est du précepte de l'obéissance à Dieu que découlent les dix commandements et tous les autres devoirs. Et pourquoi l'homme doit-il obéir à Dieu ? pour en être récompensé. L'amour désintéressé du divin, la foi mystique en l'idéal pur, sont des sentiments étrangers au judaïsme traditionnel. Accomplir la loi divine, c'est simplement, pour l'homme, le moyen d'être parfaitement heureux dans cette vie et dans l'existence future. Ce caractère utilitaire de l'amour de Dieu se retrouvera dans la morale de Spinoza.

Maintenant, comment l'homme est-il récompensé de son attachement à la loi divine ? Sur ce point, nous trouvons dans l'histoire de la pensée juive deux solutions. D'une part, la synagogue, et avec elle les docteurs orthodoxes, affirment que Dieu, conçu comme une personnalité toute-puissante, récompense directement, et par un acte spécial de sa volonté, l'homme pieux et sage ; c'est cette doctrine qu'a exprimée Salomon-ibn-Gebirol (Avicébron) dans ces dernières lignes

de son livre, par l'orthodoxie desquelles il a voulu racheter tant de hardiesses : « Si tu t'attaches à celui qui donne la vie, il jettera son regard sur toi et te fera le bien, car il est la source de bienfaisance¹ ». Maïmonide lui-même, bien qu'il n'aime point à s'expliquer sur cette question, semble se rallier à l'opinion traditionnelle².

Mais d'autres penseurs, plus hardis, adoptent une bien différente solution. Pour eux, Dieu n'est plus un être personnel, mais l'ensemble des êtres individuels : soit la substance dont ils émanent — c'est l'idée des Kabbalistes, — soit l'intellect universel dont les intellects actifs des individus humains ne sont que les fragments — c'est l'idée des philosophes arabes péripatéticiens, Avicenne et Averroès entre autres, et de leurs disciples hébreux. Pour cette école, il ne saurait plus être question de récompenses assignées par Dieu même à l'homme; mais l'accomplissement de la loi divine n'en reste pas moins l'idéal de la sagesse humaine. Cet idéal semble plus désintéressé que celui de l'école orthodoxe, car ici il n'est plus question de « craindre Dieu », mais d'« aimer Dieu ». Mais au fond la préoccupation utilitaire subsiste; car si l'homme, d'après ces auteurs, doit aimer Dieu, c'est que dans

1. *Source de la vie*, cinquième traité, § 74 et dernier. Traduction française de S. Munk, 1857. — Voir aussi : Dr Guttman, *Die Philosophie von Salomon-ibn-Gebirol*, 1889, p. 263-4.

2. *Guide des égards* (« More Nebouchim »), traduit en français par S. Munk, 3 vol., 1856 et suiv. — *Die Ethik des Maïmonides* (« Schemonah Perakim »), traduit en allemand par Simon Falkenheim; Königsberg, 1832, in-12.

cet amour — considéré en lui-même, et en dehors de toute préoccupation de récompense extérieure — il trouve sa souveraine perfection et son souverain bonheur. Avicenne et Averroès disaient, après Aristote et Plotin, que la béatitude consiste, pour l'homme, à développer son intellect actif, et à s'unir par là à l'intellect universel et divin¹; c'est dans ce même développement de la raison, dans cette même union avec Dieu, et nullement dans une rémunération providentielle, que leur disciple juif Chasdaï Creskas place la félicité de l'individu : « le but principal de l'homme, écrit-il, c'est l'amour de Dieu sans préoccupation de ce qui est en dehors de cet amour² ». Or, de tous les philosophes juifs du moyen âge, celui qui semble avoir exercé sur Spinoza l'action la plus profonde, c'est précisément Rabbi Chasdaï Creskas³. Quoi d'étonnant dès lors si cette théorie se retrouve intégralement dans l'*Éthique*, où l'amour de Dieu est présenté comme assurant, directement et par lui seul, le bonheur de l'homme, où la béatitude n'est pas le prix et la récompense de la vertu, mais la vertu elle-même? Cela se comprend d'autant mieux, que la

1. S. Munk, *Mélanges de philosophie arabe et juive*, 1857: voir notamment p. 364 et suiv. et 452 et suiv. — E. Renan, *Averroès*, 2^e édit., 1860, p. 142 et suiv.

2. Cité dans *Revue philosophique*, t. X, compte rendu d'un article de M. Sorley sur « la philosophie juive et Spinoza ».

3. Voir les diverses recherches du Dr Joël sur la philosophie juive au moyen âge et les sources de la doctrine de Spinoza (1859-1871), toutes réunies dans ses *Beiträge zur Geschichte der Philosophie*, Breslau, 1876, 2 vol. — On en trouve un bon résumé dans le livre de Fréd. Pollock : *Spinoza, his life and philosophy*; London, 1880.